

CLAUDE BRIKHE – GEOFFREY D. SUMMERS

LES INSCRIPTIONS PHRYGIENNES DE KERKENES DAĞ (ANATOLIE CENTRALE)

1. Contexte géographique, archéologique et historique Geoffrey D. Summers*

La capitale de l'âge du fer qui se situe sur le Kerkenes Dağ (Mont Kerkénès) est la plus grande ville pré-hellénistique du plateau anatolien. Entre 2003 et 2005, les fouilles de l'entrée monumentale de ce que nous appelons le complexe palatial ont permis de mettre au jour des fragments de grès sculptés en relief et portant des inscriptions en paléo-phrygien. Nous avons également découvert des blocs architecturaux sculptés qui semblent avoir été associés aux reliefs inscrits. La disposition précise de ces éléments sculptés est toujours à l'étude. Aussi, proposons-nous de présenter ici un aperçu du contexte et une analyse préliminaire des sculptures en introduction à l'étude définitive des inscriptions menée par Claude Brikhe¹.

Localisation de Kerkénès

Géographie

Le Kerkenes Dağ s'étend en bordure nord de la plaine cappadocienne, au centre de l'actuelle Turquie (fig. 1). Ce massif est un batholithe granitique qui atteint une altitude de près de 1500 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les points les plus élevés du site sont le Kale (citadelle) à l'est et le Kiremetlik («le lieu avec de la céramique») à l'extrémité sud-ouest. Tout comme la crête sud, ces deux positions sont exposées à de forts vents venant de toutes les directions. A

* Graduate Program in Settlement Archaeology, Middle East Technical University, Ankara; e-mail: summers@metu.edu.tr. – Contribution traduite de l'anglais par Rémi Berthon.

¹ Le site internet, www.kerkenes.metu.edu.tr, présente de nombreuses informations préliminaires, une bibliographie des publications du projet et des versions numérisées de rapports inédits. Une série de monographies est en préparation dont un volume sera consacré à la sculpture et au matériel apparenté.

l'opposé, le nord de la ville, plus encaissé, est davantage abrité (fig. 2 et 3).



Fig. 1: Situation géographique de Kerkénès

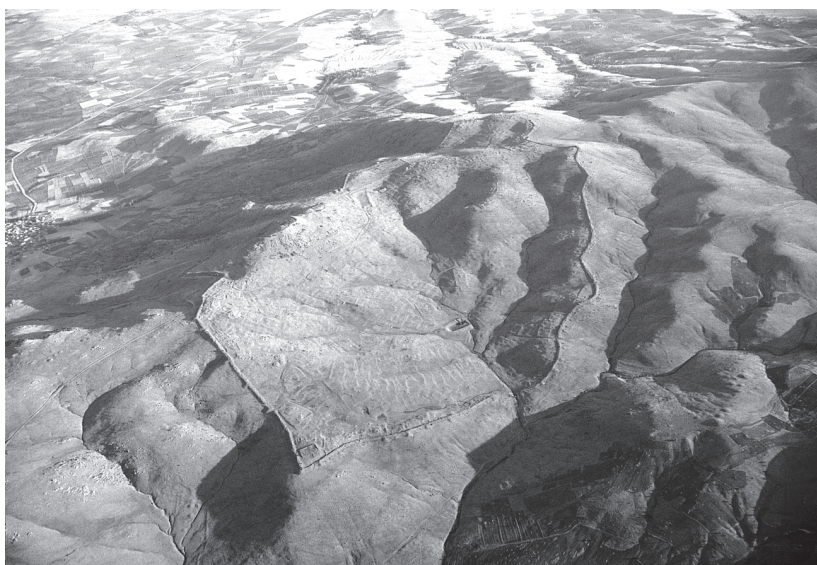


Fig. 2: Photographie du Kerkenes Dağ prise depuis une montgolfière

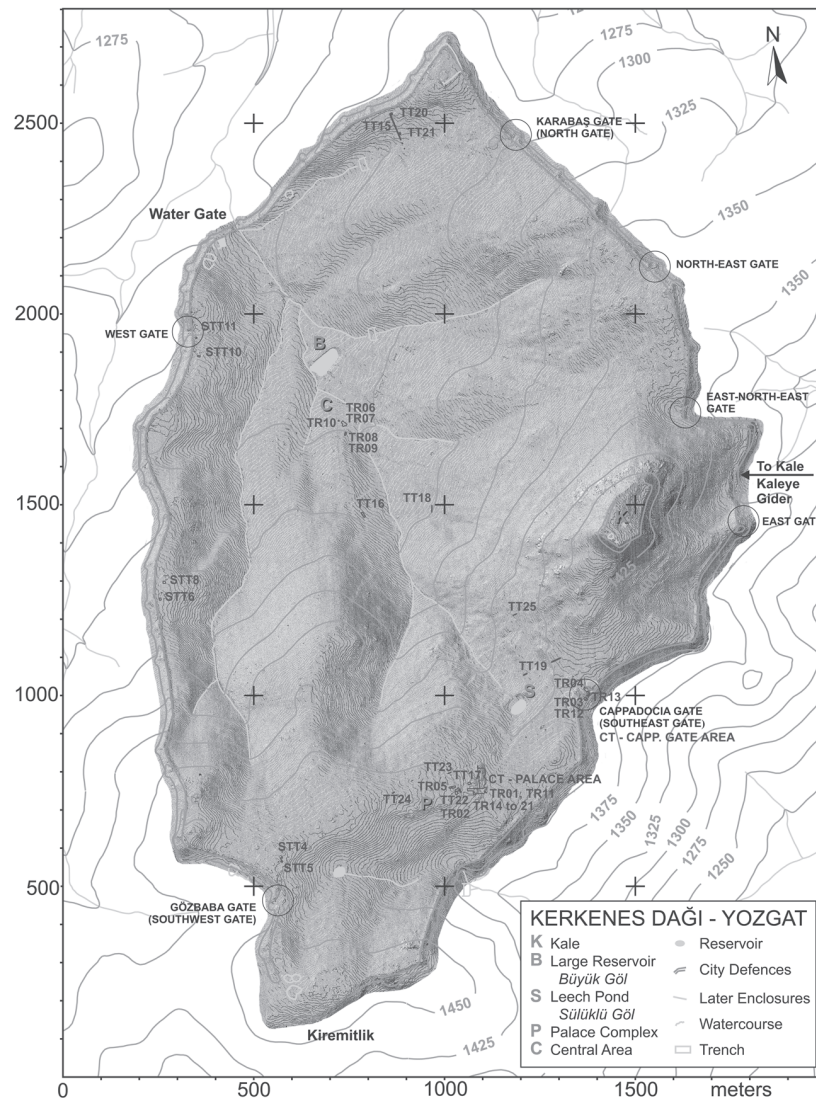


Fig. 3: Plan de la ville montrant les principaux éléments

Depuis le site, la vue est étendue sur la campagne environnante, en particulier vers le sud et le sud-est. Lorsque les conditions climatiques le permettent, le sommet enneigé de l'Erciyes Dağ (le Mont Argée) apparaît à l'horizon. Le Kerkenes Dağ surplombe également la route est-ouest dont le tracé est suivi par la route moderne qui relie l'Europe à Ankara, Sivas, Erzurum jusqu'en Iran. La position élevée du site lui permet aussi de dominer plusieurs routes allant vers le nord et le sud entre la Méditerranée et la Mer Noire. Le caractère central de cette position dominante justifie en partie le choix de ce sommet montagneux pour établir une nouvelle capitale à l'âge du fer. Néanmoins, le centre naturel de l'Anatolie centrale se trouve plus au sud, dans la région de l'ancienne Kanesh (actuelle Kültepe) et de la romaine Caesarea qui est devenue la capitale provinciale moderne de Kayseri. Kerkénès contrôle une zone plus au nord qui correspond approximativement au territoire de la capitale hittite de Hattuša. Bien antérieure à Kerkénès, Hattuša se situe à 50 kilomètres à vol d'oiseau au nord-ouest.

Pendant les périodes postérieures, cette région qui constitue une sorte d'interface entre le Pont et la Cappadoce avait une importance moindre, le site très provincial de Tavium étant le principal centre hellénistique et romain (Strobel/Gerber, 2000).

Climat

Le climat, continental, est caractérisé par des hivers longs et rudes et des étés chauds et courts. Néanmoins, en raison de sa position très exposée, les nuages et les vents mordants ne sont pas rares au Kerkenes Dağ, même en plein été. Lors d'une année particulièrement rigoureuse, la neige peut recouvrir le site de fin novembre à fin avril. Les précipitations permettent une agriculture sèche et donnent de bons pâturages sur les hauteurs pour le bétail et, autrefois, les chevaux.

Région administrative

Kerkénès fait partie du district de Sorgun dans la province de Yozgat. Le site est propriété d'Etat avec des droits de pâturage enregistrés au nom du village de Şahmuratlı. C'est dans ce village que se situent la maison de fouilles, le dépôt archéologique et le Kerkenes Eco-Center. Les recherches sont conduites en fonction du permis délivré annuellement par la Direction Générale des Biens Culturels et des Musées. Les trouvailles exceptionnelles sont déposées au Musée de Yozgat.

Les noms modernes de Kerkenes

Kerkenes, en turc, désigne un oiseau de proie. Parfois utilisé pour le vautour percnoptère (*Neophron percnopterus*), Kerkenes s'emploie désormais uniquement pour le faucon crécerellette (*Falco naumanni*). Les cartes géographiques actuelles indiquent Kerkenes ou Kerkenez Harabeleri, ce qui signifie les ruines de Kerkenes. Kerkenes peut également signifier pauvre dans le sens de stérile. Le Kale, ou Fort, sur l'acropole est parfois appelé Keykavus Kale, nom qui n'a apparemment aucune signification historique. Certaines cartes appellent la pointe nord de la ville Burch ce qui signifie bastion. Ces noms et leurs variantes antérieures ont été étudiés par Bittel (1960/61) et aucun d'entre eux ne semble avoir une signification liée à la ville ancienne.

Un survol de la ville de l'âge du fer

Cette ville était une fondation nouvelle protégée par un mur de pierres de 7 km de long percé de sept portes fortifiées. La ville comprenait une haute acropole, le Kale, maintenant couronnée par les ruines d'un fort byzantin, un complexe palatial dans une zone de bâtiments publics sur la haute crête sud, des blocs urbains clos qui montrent quelques caractéristiques d'un plan centralisé, un système sophistiqué de collecte et de distribution d'eau, et un réseau de voirie. Un temple hors les murs se trouve à Karabaş à environ 650 m au nord de la ville.

Même s'il a été mis en évidence, comme démontré ci-dessous, que la zone de bâtiments publics a subi des modifications importantes, il est certain, pour plusieurs raisons, que la ville a eu une existence courte. Tout d'abord, la prospection géophysique n'a montré qu'un seul niveau de constructions, ce que des fouilles limitées ont permis de confirmer. Il est également indéniable que les bâtiments ont été érigés de manière continue. Cela a eu pour effet que certaines parties de la ville ont été occupées de façon relativement dense et que certains blocs ou îlots urbains ont été étendus ou subdivisés.

Néanmoins, aucun bâtiment ne semble avoir été abandonné ou reconstruit suite à un délabrement naturel. La deuxième indication est qu'il n'y a pas eu de nouvelle porte ouverte même si le mur ouest, long de 2,5 km, n'en comporte qu'une. Si la ville avait connu une occupation sur de nombreuses générations, nous nous serions attendus à ce que des portes secondaires aient été créées dans le long

tronçon ouest de la muraille afin de permettre un accès plus facile aux pâturages et éventuellement à des vergers et des vignobles². Troisièmement, la céramique, ainsi que les quelques artefacts mis au jour jusqu'ici, ne sont pas en contradiction avec une occupation relativement courte recouvrant un peu moins que la première moitié du VI^e siècle avant notre ère³.

A la fin de son existence, la ville fut pillée et incendiée puis les sept kilomètres de murailles ont été rasés afin de les rendre inefficaces.

L'identification avec Ptéria

L'identification de la ville sur le Kerkenes Dağ avec la Ptéria d'Hérodote a été faite en premier par Przeworski en 1929 en s'appuyant sur la géographie. Nous avons pu produire de nouveaux arguments basés sur les résultats des prospections et des fouilles (Summers 1997). Deux indices importants confortent cette identification: d'abord, la situation de la ville en limite nord de la plaine cappadocienne juste au sud de Sinope, et ensuite la taille de la ville et la puissance de ses défenses. La validité de ces arguments dépend de la date de la destruction. La culture matérielle semble dater, dans son ensemble, de la première moitié du VI^e siècle avant notre ère, et pourrait éventuellement remonter à la fin du VII^e siècle. Une date postérieure, contemporaine de l'Empire perse, peut être fermement écartée sur des bases à la fois historiques et archéologiques. Crésus, roi de Lydie, est considéré comme le responsable de la destruction autour de 547 av. J.-C. et les évidences matérielles confortent cette datation. Les résultats des datations absolues de la construction des bâtiments ou de la destruction de la ville, par la dendrochronologie par exemple, se sont révélés malheureusement peu précis. Nous espérons néanmoins que les échantillons de charbon, qui sont étudiés par le Professeur Peter Kuniholm à l'Université de Cornell, fourniront des preuves supplémentaires. D'autre part, le Professeur Christopher Tuplin (Tuplin 2004) a réalisé une étude exhaustive de l'identification et des références historiques à Ptéria.

² Les cours d'eau et les sources pérennes qui se trouvent sur les pentes face à l'ouest de la ville possèdent des réservoirs en gradins le long de leurs berges. Ces aménagements sont contemporains de la ville de l'âge du fer. Peut-être destinés plus à l'élevage, notamment des chevaux, qu'à l'agriculture, leur présence montre l'utilisation des ressources agricoles par la ville.

³ Il n'y a pas de séquence bien datée de la céramique de l'âge du fer «moyen» en Anatolie centrale. Le matériel de Kerkénès doit, néanmoins, se situer entre la fin de la tradition peinte Alishar IV et la diffusion de profils achéménides reconnaissables.

Les travaux récents que nous avons menés sur le terrain ont montré que la majeure partie de la culture matérielle à Kerkénès: céramique, travail des métaux, inscriptions et graffiti, ainsi que les traditions architecturales qui incluent les mégarons mais aussi des techniques de construction telles que les crampons en bois en queue d'aronde, sont de caractère phrygien. Il nous semble désormais, contrairement à des hypothèses antérieures que nous avons écartées, que Kerkénès était une ville de culture phrygienne. Qu'elle ait été ou non incluse dans l'état phrygien est une autre question. Si cette ville était effectivement Ptéria, elle était sans doute la capitale d'un Etat de l'âge du fer qui était florissant dans la première moitié du VI^e siècle. C'est-à-dire à une période où la Phrygie, avec Gordion pour capitale, avait d'ores et déjà été soumise par la Lydie. Ptéria pourrait également, à notre avis, être passée dans une forme d'hégémonie mède à la fin de la guerre entre la Médie et la Lydie qui, selon Hérodote, s'est terminée par la Bataille de l'Eclipse. Quoi qu'il en soit, l'archéologie a permis de mettre au jour une cité vaste, sophistiquée et complexe, détruite et abandonnée au plus tard au milieu du VI^e siècle, pour laquelle la seule identification possible est Ptéria, et ce, malgré le manque de sources historiques anciennes.

L'histoire de la recherche

Nous devons la première mention du site à J. J. C. Anderson (1903, 26–29) qui le visita au cours de sa prospection épigraphique. A la suite d'une visite en 1926, H. H. von der Osten et l'arpenteur américain H. F. Blackburn prirent le temps, pendant leurs fouilles à Alishar Höyük, de réaliser une prospection très précise des défenses (von der Osten 1928). James Henry Breasted, alors Directeur de l'Oriental Institute de Chicago, fut si impressionné qu'il demanda à Erich Schmidt de réaliser des fouilles afin de déterminer si la ville à Kerkénès était une capitale hittite ou non. Ainsi Schmidt réalisa avec des ouvriers d'Alishar 14 sondages en une semaine seulement. Ce travail précurseur permit de dater le site de l'âge du fer (Schmidt 1929)⁴.

Aucune autre recherche ne fut entreprise jusqu'en 1993, date à laquelle nous avons pu, avec Françoise Summers, commencer la série actuelle de campagnes annuelles. Le Professeur David Stronach y collabora entre 1999 et 2003. En 2005, le Dr Scott Branting devint

⁴ Un résumé complet des premières recherches à Kerkénès ainsi que les objectifs de l'actuelle série de campagnes annuelles se trouvent dans Summers et Summers 1998, 178–79.

le codirecteur du projet. Les dix premières années furent dévolues à la télédétection par l'utilisation d'images satellite, de photographies aériennes, d'une carte GPS à haute résolution et de la prospection géophysique. Les résultats de ces méthodes ont été confortés par des sondages très limités en 1996 et 1998. Le dégagement des structures encore visibles à la porte de Cappadoce et à l'extrémité est du complexe palatial a commencé en 1999. Ces sondages et les opérations de dégagement ont été effectués avec la collaboration de M. Musa Özcan, alors Directeur du Musée de Yozgat. Le permis pour un programme de fouilles nous a été délivré par les autorités turques en 2002, l'année même où la prospection géomagnétique du site a été achevée.

Le contexte de la découverte des inscriptions: les fouilles du Complexe Palatial

Un survol des structures de l'extrémité est du complexe

Les fouilles à l'extrémité est de ce que nous avons appelé le Complexe Palatial (Palace Complex) ont été achevées avec succès en 2005 (fig. 4 et 5). Au moins trois phases majeures de construction ont été identifiées. Chacune a été l'occasion d'une transformation importante de

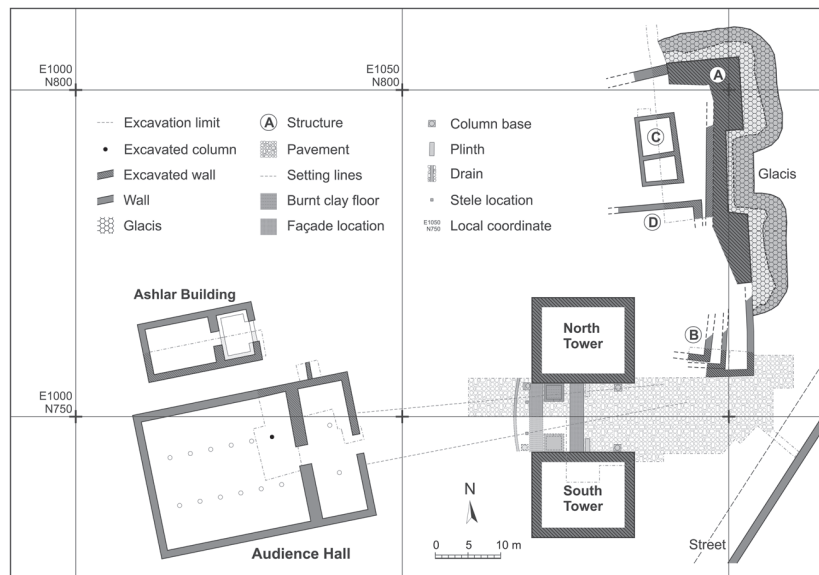


Fig. 4: Plan de l'extrémité est du complexe palatial

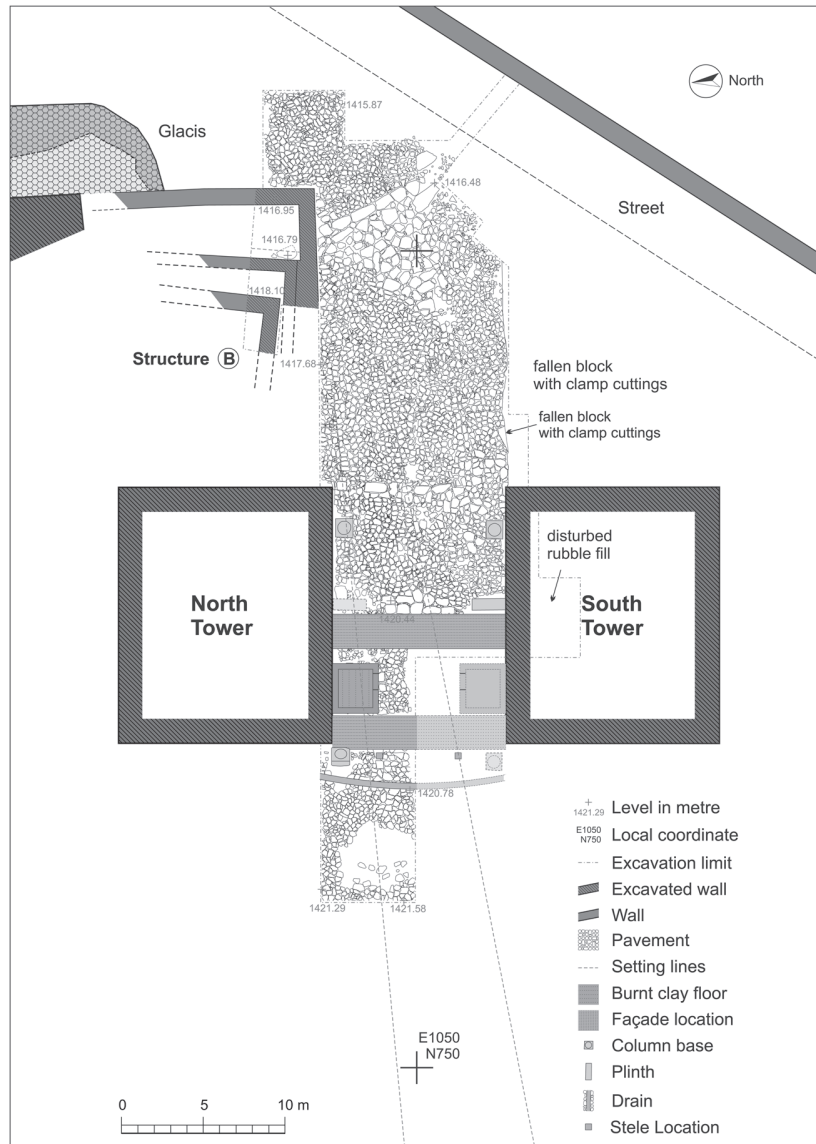


Fig. 5: Plan de l'entrée monumentale du complexe palatial



Fig. 6: L'entrée monumentale à la fin de la saison de fouilles 2005

cette partie publique du complexe. Le bref aperçu proposé ici permet de définir provisoirement le contexte des inscriptions.

La première phase identifiée comprend un haut glacis en pierre supportant deux grands édifices en forme de tour (structure A) de chaque côté d'un large renforcement. Que ce soit par les techniques de construction, les matériaux ou même le concept architectural, cette première phase correspond aux défenses de la ville. Cette attribution est confortée par ce que les fouilles ont permis de découvrir sur la structure appelée porte de Cappadoce. Les structures C et D ont également été érigées pendant cette phase.

Lors d'une modification majeure de ce monument fortifié, le glacis fut entaillé à la fois du côté nord et du côté sud. Au nord, un long mur est-ouest délimitant le complexe palatial fut construit. Dans le même temps au sud, la structure B, en terrasse, recouvrit l'entrée originelle pavée de pierres. C'est durant cette phase que la Salle d'Audience (Audience Hall) a été construite. Ce très grand bâtiment possédait un toit de chaume à double pente, supporté par deux rangées d'imposantes colonnes en bois reposant sur des bases de grès quasi cylindriques. La relation chronologique entre ce bâtiment public et l'Ashlar Building, bâtiment dont l'assise inférieure était constituée de pierres de taille et situé juste au nord, n'a pas été déterminée par la stratigraphie. Cependant, les matériaux et les techniques de construction suggéreraient que la salle d'audience fut érigée en premier. Le pavage, qui mène à l'entrée de la salle d'audience et à ce bâtiment lui-même, est antérieur à l'édifice de l'Entrée Monumentale datant de la dernière phase, comme le montre la disposition des lignes d'encadrement du pavage⁵.

La phase finale qui nous concerne tout particulièrement ici, est marquée par la mise en place de l'Entrée Monumentale (Monumental Entrance, fig. 5 et 6). Deux imposantes tours encadraient un passage pavé de 10 mètres de large. Ces tours étaient construites en granit, grès et calcaire, leurs larges assises séparées horizontalement par de grandes poutres. La première partie de l'entrée, en pente, montait jusqu'à une façade en bois percée de larges portes à deux battants. Il est possible qu'il y eut entre les deux tours un passage surélevé derrière la partie supérieure de la façade en bois. Au fond, un peu plus loin, s'élevait une deuxième façade de bois à la conception et aux proportions identiques à la première. Entre les deux façades

⁵ Les lignes d'encadrement sont des rangées de pierres disposées en lignes droites pour délimiter les aires de pavage.

se trouvait une zone rectangulaire pavée, flanquée d'une pièce de chaque côté.

Dans l'entrée, nous avons trouvé des bases de colonnes carrées en grès, une paire à l'avant et une autre à l'arrière. Elles présentent un faible renforcement circulaire mesurant entre 0,80 m et 0,85 m de diamètre. Une paire de plinthes rectangulaires en grès, dont seule, celle située au sud, subsiste, étaient encastrées dans le pavage juste au devant de la première façade de bois. Nous ne savons pas ce qui pouvait se trouver originellement sur ces plinthes. Au fond, au pied de l'architrave et faisant face à la salle d'audience, une stèle aniconique en granit s'élevait devant un espace à libations carré. La symétrie du programme architectural dans son ensemble est telle qu'une seconde stèle peut assurément être dessinée sur le plan au sud de la première (fig. 5).

Quelque part dans l'entrée, probablement dans la partie précédant la première façade de bois, se trouvaient des éléments en grès sculpté dont certaines parties portaient des inscriptions. Ces pièces comprennent une statue anthropomorphe (fig. 8) d'environ un mètre de haut, le monument sculpté portant des inscriptions paléo-phrygiennes (fig.



Fig. 7: L'entrée monumentale en cours de fouille. La profondeur du remblai et l'étendue des perturbations postérieures sont visibles sur ce cliché



Fig. 8: La restauration, en cours, de la statue

9), un bloc de pierre orné de traversins⁶ engagés (fig. 10) et un bloc à faces multiples ou étagé avec un renforcement sur le sommet (non illustré). La statue fut vraisemblablement brisée avant l'incendie et dispersée sur le pavage en granit où certains fragments furent intensivement brûlés alors que d'autres échappèrent au feu violent. Les autres éléments connurent le même sort. La place exacte de chacun de ces éléments sculptés dans l'entrée ne peut être déterminée faute d'indices.

⁶ Le traversin est un élément décoratif en forme de coussin allongé dont les extrémités sont ornées de cercles concentriques.

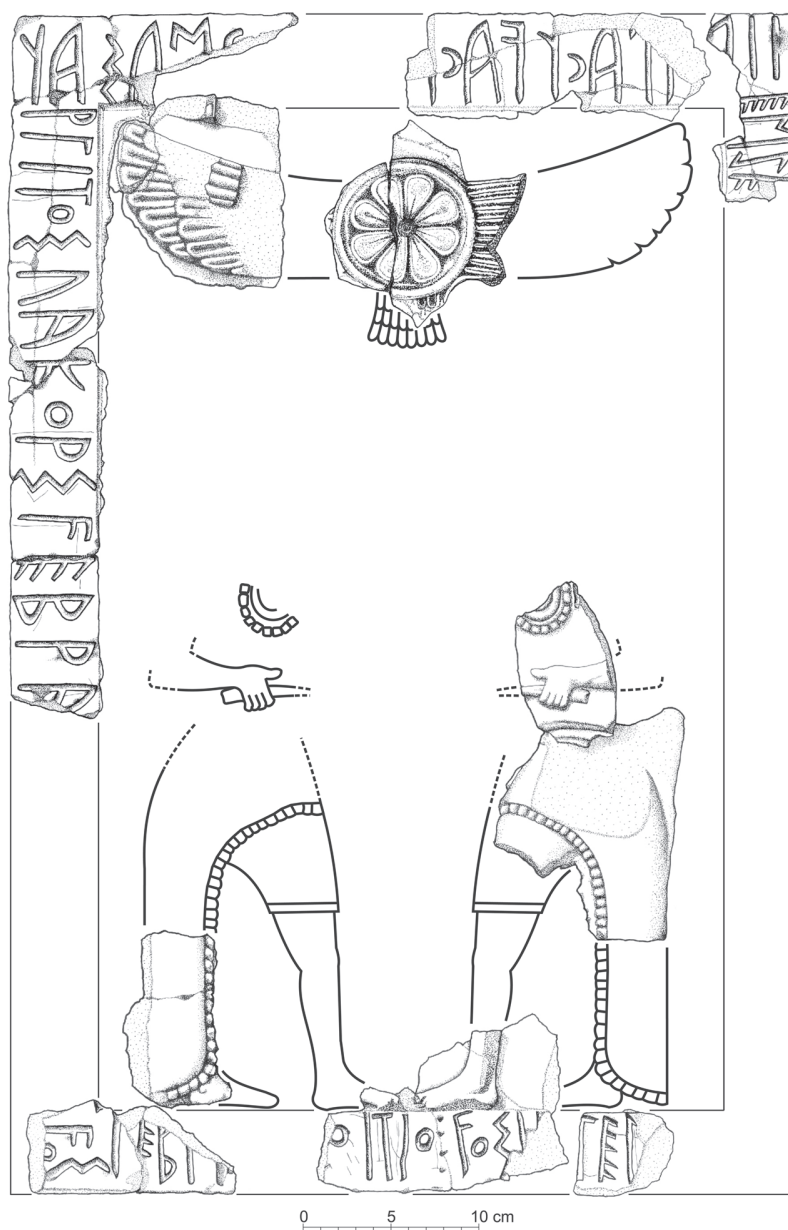


Fig. 9: Tentative de reconstruction de la face frontale du monument sculpté portant des inscriptions

Perturbations postérieures à la destruction

Bien après l'incendie et l'abandon de la ville, peut-être au début de la période byzantine si nous nous basons sur une monnaie frappée sous Justinien, l'entrée fut largement pillée. Des séries de fosses irrégulières parfois juxtaposées ou superposées furent creusées. L'étendue et la position de ces perturbations reflètent l'intervention de chercheurs de trésors plutôt que celle de voleurs de pierres. La découverte d'une corne d'animal faite d'une épaisse feuille d'or enveloppant une matrice en bois ainsi que celle de deux arrière-trains d'ibex affrontés découpés dans une feuille de bronze, et fixés peut-être sur un fronton, permettent d'imaginer les merveilles qui ont pu être emportées.

De nombreux fragments du monument gravé et sculpté, la plupart des morceaux de la statue ainsi que d'autres fragments de grès taillé furent retrouvés dans le remplissage de ces fosses. L'étendue du pillage ne fut pas perçue dès le départ, et même lorsque la nature de la couche perturbée fut mieux comprise, il fut extrêmement difficile de déterminer avec précision les limites de ces fosses postérieures à la destruction. La difficulté a été accrue par le fait que les pillards avaient non seulement creusé autour des grands blocs mis au jour mais aussi comblé partiellement les fosses durant leurs recherches. Ces problèmes ont également été aggravés par la nature non compacte du remplissage des fosses et celle de la couche de débris brûlés dans laquelle elles ont été creusées. Les précautions supplémentaires qui ont dû être prises pour assurer la sécurité des ouvriers et des membres de l'équipe durant les fouilles ne facilitèrent pas les choses.

Bloc de grès sculpté portant des inscriptions et le matériel associé

Conservation et découverte des fragments

En raison de la violence du feu, le granit et le grès se sont parfois vitrifiés. Cela montre que les températures ont alors dépassé les 800° C et peut-être atteint les 1000° C. Certains fragments sculptés ont été partiellement vitrifiés et d'autres pièces qui semblent provenir du monument portant des inscriptions ont tellement fondu que leur forme originelle est désormais méconnaissable. De plus, de nombreux fragments ont dû être totalement détruits par la chaleur. Le feu a également provoqué des changements de couleur de telle manière qu'un fragment rouge peut se raccorder à un fragment noir (fig. 10), rendant le travail de restauration encore plus difficile.



Fig. 10: Le bloc aux traversins

Le grès qui a été utilisé par les sculpteurs a une tendance naturelle à se fracturer parallèlement et transversalement aux couches de sédimentation. Par conséquent, les reliefs et inscriptions sculptés le long des bords se sont détachés du bloc principal qui ne fut pas retrouvé, probablement parce qu'il avait été brisé en de multiples fragments difficilement distinguables et dispersés par la suite. Nous sommes certains que le pillage postérieur à la destruction a provoqué davantage de détériorations et de pertes. Néanmoins, la petite taille de nombreux fragments découverts et l'attention avec laquelle les débris ont été triés nous permettent d'assurer qu'aucune pièce importante ayant résisté aux destructions ne nous a échappé.

Tentative de commentaire sur la composition originelle du monument sculpté et portant des inscriptions

La restauration et la reconstitution des différents éléments de grès sculpté n'ont pas encore été achevées. Aussi, les commentaires suivants et l'illustration (fig. 9) ne sont qu'un essai préliminaire en attendant que les travaux de restauration soient achevés en 2006.

Tout d'abord, nous pouvons raisonnablement affirmer que tous les fragments de grès sculptés ou portant une inscription proviennent d'un même monument indépendant. La base de ce monument n'a pas été mise au jour et sa position dans l'entrée, comme nous l'avons mentionné ci-dessus, n'a pas été déterminée. Une première suggestion pourrait être que cet élément sculpté était posé sur un bloc de grès carré à gradins, actuellement en restauration, et dans lequel une niche a été creusée pour y encastrer la base du bloc superposé⁷.

⁷ Si cela est correct, la niche devrait avoir les mêmes dimensions que la base du bloc sculpté qui y était encastré. Il sera possible de connaître la longueur d'au moins

Le bloc sculpté était à son tour surmonté d'un autre bloc orné d'éléments architecturaux. Le décor de ce dernier était constitué de traversins engagés aux trois quarts, à chaque angle, encadrant des cercles concentriques figurant des extrémités de traversin (fig. 10)⁸. Le bloc mesure 50 cm par 50 cm avec une épaisseur de 10,5 cm⁹. L'arrangement des traversins sur les quatre côtés démontre que ce bloc et ce qui lui était associé étaient indépendants. La mortaise au centre de la face inférieure de ce bloc aux traversins était probablement destinée à une cheville de bois qui le liait au bloc sculpté. Une mortaise asymétrique sur la face supérieure de ce même bloc était peut-être destinée à la base (perdue) de la statue.

Si tous ces éléments viennent effectivement du même monument, la hauteur totale atteindrait les deux mètres, la statue en représentant la moitié. Le bloc sculpté et porteur d'inscriptions était vraisemblablement conçu pour que son centre soit à niveau d'œil ou au-dessus. Ainsi, la statue semble devoir être regardée en légère contre-plongée. Nous ne savons pas sur quoi reposait cette composition.

Tentative de commentaire sur la composition originelle des reliefs sculptés

L'illustration 9 présente une tentative préliminaire de reconstitution de l'arrangement possible des inscriptions et des éléments sculptés sur la face avant du bloc¹⁰. La largeur reconstituée de ce panneau est basée sur deux indications majeures. La première est constituée des fragments sculptés d'un disque solaire ailé au sommet et de pieds opposés à la base et la seconde est la largeur du bloc aux traversins qui, comme nous l'avons vu ci-dessus, devait surmonter le panneau. Il n'est pas impossible que le panneau ait été légèrement plus large, dans ce cas il y aurait une rangée supplémentaire de plumes de part et d'autre du disque. Une composition plus large donnerait plus de

un des côtés de cet enfoncement quand la restauration sera terminée. L'épaisseur de ce bloc à gradins est de 13,3 cm et son numéro d'inventaire est le K03.169.

⁸ Des traversins similaires mais plus grands semblent provenir des chapiteaux de pierre qui surmontaient les imposantes colonnes de bois érigées à chaque extrémité de l'entrée. D'autres traversins engagés de diverses tailles étaient des composants du décor architectural. Pour les traversins, des éléments de comparaison existent sur les monuments rupestres des plateaux phrygiens (Summers 2006). La restauration et l'étude de ces éléments architecturaux sont toujours en cours.

⁹ Le numéro d'inventaire est le K03.167, la reconstitution et la restauration de ce bloc ne sont pas encore terminées.

¹⁰ Le catalogue de l'ensemble des fragments sculptés est déjà à un stade avancé de sa préparation. Il n'est pas certain que tous les fragments de relief proviennent du même monument mais ils ne sont pas en nombre suffisant pour qu'on puisse proposer une alternative vraisemblable.

place à la représentation des ailes des génies. Néanmoins, aucun fragment qui pourrait représenter des ailes n'a été identifié. La partie supérieure des figures ne peut être facilement reconstituée. Il est difficile d'interpréter la courbe de la frange du haut car elle semble trop à l'avant pour représenter le col ou la ligne du cou tout en étant mal placée pour faire partie de la manche d'un bras élevé.

La tête de griffon illustré (fig. 11) est un élément d'une paire, le second n'étant représenté que par un oeil et une crête. Nous pourrions être tentés de placer les têtes de griffons au dessus des torsos, ce qui produirait alors une paire de génies à tête de griffon tenant peut-être en main un morceau de vigne.

Il ne fut malheureusement pas possible de reconstituer une telle composition de façon convaincante. La hauteur donnée du panneau est une estimation quelque peu incertaine. Si le bloc aux traversins reposait sur le bloc sculpté et portant des inscriptions, il devait exister au moins trois, voire quatre panneaux encastrés. D'autres fragments de reliefs, non illustrés ici, permettent d'attribuer des lions en marche à chacun des panneaux de côté. D'autres fragments de ce qui semble être des palmettes et d'autres éléments végétaux, bien que non illustrés, ont été retrouvés. Nous pourrions suggérer qu'un arbre sacré ou une vigne se trouvait entre les figures debout.

Remerciements

Le travail est mené selon les directives d'un permis délivré par la Direction Générale des Biens Culturels et des Musées. Nous profitons de cette opportunité pour remercier ici les Directeurs Généraux, les représentants et le personnel de la Direction qui ont tant fait pour assurer l'avancée et le succès du Projet. Au niveau régional, le personnel du Musée de Yozgat, les Gouverneurs de la Province et l'équipe de la Direction du Tourisme et de la Culture à Yozgat, les Gouverneurs du District de Sorgun et les Maires de Sorgun nous ont apporté tout leur soutien. Nous avons toujours été les bienvenus au village de Şahmuratlı et les résultats décrits ici sont dus, dans une large mesure, à l'enthousiasme et au dévouement des villageois travaillant pour le projet. Le projet est parrainé par le BIAA (British Institute of Archaeology at Ankara). Les financements pour les recherches rapportées ici viennent principalement de la Loeb Classical Library Foundation, de l'Université de Melbourne, de l'Oriental Institute de l'Université de Chicago, du Lafarge Sağlık Eğitim ve Kültür Vakfı, de l'Anatolian Archaeology Research Foundation et d'un donateur



Fig. 11: Une tête de griffon provenant du bloc sculpté. Le dessin réduit, au bas de l'illustration, est à la même échelle que la figure 9 anonyme. La longue liste des personnes et institutions qui supportent le projet de quelque manière que ce soit est publiée dans nos rapports annuels sur le site Internet du projet et dans le Kerkenes News.

De nombreux membres de l'équipe ont permis d'obtenir les résultats présentés dans ce rapport. Bien qu'il ne soit pas possible de remercier chacun personnellement, nous souhaitons mentionner ici la conservatrice-restauratrice Noël Silver, les illustrateurs Burhan Suer et Carrie Van Horn, la régisseuse Catherine Draycott, le photographe Murat Akar et l'assistante Natalie Summers. L'architecte Françoise Summers a non seulement coordonné la préparation des plans et autres illustrations mais aussi émis des suggestions qui ont été incorporées dans ce texte.

2. Les inscriptions

Claude Brixhe

J'ai examiné directement les fragments à l'occasion de deux passages à Şahmuratlı, en 2003 et 2005¹¹. J'en ai poursuivi l'étude avec une excellente documentation photographique, due à Cath. Draycott, M. Akar (et accessoirement à A. Kirche et à moi-même).

Leur numérotation ici est celle que je leur ai donnée en 2003. Elle est parfaitement arbitraire, liée à l'ordre aléatoire dans lequel ils ont été examinés. Comme on pourra s'en apercevoir, elle a parfois été légèrement bousculée par des raccords effectués depuis 2003.

Les quelques lueurs, que semble jeter sur la forme du monument et la disposition de l'inscription l'analyse de ces restes (actuellement conservés à la maison des fouilles), sont encore insuffisantes pour justifier une révision de la numérotation primitive.

Avant d'aborder l'étude de chacun des fragments, il importe, pour la clarté de l'analyse, de signaler: 1) que le ou les lapicides paraissent avoir esquissé les lettres à la pointe sèche, sans toujours utiliser les tracés ainsi obtenus (cf. notamment le fragment III), et surtout 2) que le texte semble le plus souvent courir sur les moulures entourant un ou des panneaux en creux: à plusieurs reprises, il sera fait référence à ce dispositif, actuellement l'un des rares traits susceptibles d'éclairer la forme primitive du monument.

Les dessins donnés ici sont de C. Van Horn.

I

Deux fragments jointifs constituant une sorte de parallélépipède long de 11 cm, à section quasiment carrée (5 x 4,5 cm). N° d'inv. 03TR11U03stn01.

Ce fragment comporte deux secteurs inscrits (a/b), perpendiculaires l'un à l'autre.

Avant de les aborder, trois remarques pourraient permettre de les situer dans l'ensemble:

– La face antérieure, non inscrite, est travaillée, sans comporter de trace d'un cadre (cf. supra): nous avons donc là le bord inférieur (?) de la pierre.

¹¹ En 2005, pour la tentative de mise en place des fragments, dont sont issues les fig. 9 et 34, j'ai pu bénéficier de la sagacité de G. Vottéro, que je tiens à remercier ici.



Fig. 12

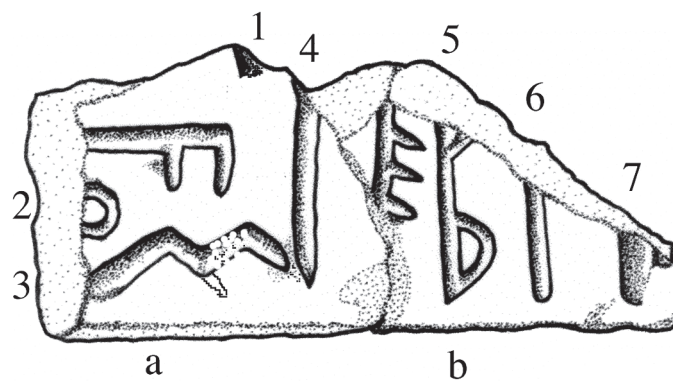


Fig. 13

– La face latérale gauche est le produit d’une fracture: comme l’indique la mutilation du o (a2), il manque quelques centimètres pour atteindre ici le bord de la pierre.

– En a1, on voit une sorte de coin, un trou triangulaire, au-dessus du niveau des lettres de a: il n’appartient donc sans doute pas à une lettre de ce secteur; il ne semble pas davantage être élément d’un caractère de b: que pourrait-il représenter, compte tenu de l’orientation de ce secteur ? Il pourrait, en fait, correspondre à l’angle d’un panneau.

Ainsi, nous aurions ici un angle, avec fin d’une ligne verticale et début d’une autre, horizontale (toutes deux dextroverses). S’agirait-il de l’angle inférieur gauche de la façade ? voir l’esquisse de reconstitution, fig. 9 et 34.

La face antérieure, non inscrite, reposerait sur le sol ou sur un autre bloc.

Secteur a

1. Voir supra.

2. Partie supérieure d'un *o* mutilé.

3. L'appréciation exacte du tracé de ce symbole est intimement liée à celui de b4. Deux éléments sont certains: 1) a3 correspond à un *s*; 2) la haste de b4 marque le début du secteur b. Mais les quatre segments qui paraissent constituer le *s* appartiennent-ils à la même lettre, comme semble l'indiquer le dessin de C. Van Horn ? L'examen attentif de la pierre ne révèle en vérité aucune solution de continuité ni entre les segments du serpent a3, ni entre ce serpent et la haste b4 (trait simplement moins profond à leur jonction). Nous avons peut-être des indices susceptibles d'orienter une solution: sur le présent monument, on notera que, hormis pour le *o* naturellement, la hauteur des caractères est d'une parfaite régularité. Or, si *s* commence au ras de ce qui serait un *i* en b4, ce *s* serait bien plus haut que le *v* précédent; on doit donc se demander si le segment supérieur du serpent n'appartient pas à b4. Dans ce cas, nous aurions avec a3 un



Fig. 14

s dextroverse avec départ N.-O./S.-E., ce qui n'est pas sans exemple sur monuments ou dans graffites (voir les tableaux de Brixhe/Lejeune 1984); mais, sur le présent monument le segment supérieur d'un *s* dextroverse est orienté N.-E./S.-O. En réalité, si l'on examine de près la photo donnée ici, on constate une situation illustrée par le dessin fig. 14.

Le second segment à partir du haut (ici en pointillé), peu profond, serait-il une illusion ? un accident ? ou, tout simplement, le fruit d'un pré-traçage non concrétisé lors de la gravure ? Le *s* de a3 est évidemment mutilé: il est possible qu'on aperçoive en bas l'amorce d'un segment, un second a peut-être disparu; ne subsisteraient dès lors que deux segments et le début d'un troisième et, si l'on tient compte de la longueur du segment supérieur (non perçue par les premiers dessins), la lettre commencerait exactement au même niveau que *v*.

Quoi qu'il en soit, a se lit → ---/voṣ: fin de mot ? ce serait une certitude, si b4 se lisait *y* (voir infra); dans ce cas voṣ pourrait même correspondre à un mot, cf. le possessif représenté en paléo-phrygien par *vay* (B-05) et *va* (B-07, Brixhe 2004, 57–58). – Etant donné que le(s) graveur(s) ne respecte(nt) apparemment ni les frontières de mots ni même celles de syllabes et passe(nt) sans sourciller d'une ligne (ou d'une orientation) à une autre (cf. le passage de VI-VIIa1 à VI-VIIa2), si b4 se lisait *i*, on ne devrait pas exclure une séquence

---/voṣli--- (cf. III).

Secteur b

4. Si le segment supérieur de a3 appartient en fait à b4, nous ne pouvons échapper à une lecture *y*. Sinon, on lira *i*, d'où une séquence *ie* sans notation du glide après *i* en hiatus, cf. *-tio-* en III.

5. Sûrement un *b*.

6–7. Bases de deux hastes verticales: une voyelle et une consonne, vraisemblablement; mais dans quel ordre ?

→ *iēb..* / ---. Plus probablement → *yēb..* / ---: comme dans le relatif *yos*, *y* devrait correspondre à un phonème.

II

Petit fragment d'environ 3 x 5,5 cm. N° d'inv. 03TR11U04stn02. Début d'un énoncé sinistrophe.

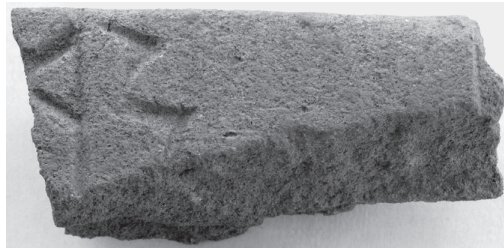


Fig. 15

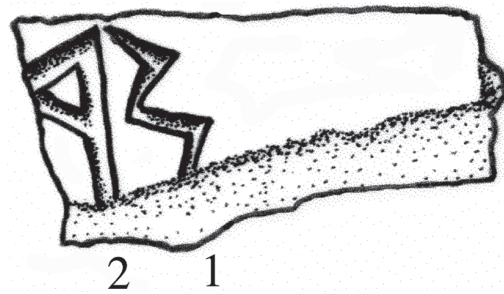


Fig. 16

Trois remarques liminaires:

– Nous avons affaire à un fragment de moulure (arête intacte au-dessus des lettres) entourant un de ces cadres évoqués supra: le sommet des caractères subsistants est donc orienté vers ce cadre.

– A droite de ces caractères, la surface, travaillée, n'est pas endommagée et l'on n'y observe aucune trace de lettre: *s* marque donc le début d'un énoncé.

– Bien que mutilées, ces lettres (environ 2,3 cm) semblent plus petites qu'ailleurs (ca. 4,5 cm).

Quelle était la place du fragment dans le dispositif général ?

1. Un *s* avec départ N.-O./S.-E., comme attendu en orientation sinistroverse. Perte d'un segment en bas ?

2. Deux arguments plaident contre une lecture *a*: l'angle supérieur est trop ouvert et la barre médiane aurait l'orientation inverse de celle qui est attendue en pareille orientation (trait, il est vrai, non toujours pertinent sur les autres sites). Contre une lecture *b*, on relèvera que, même si les deux boucles d'un *b* ne sont pas toujours jointives (cf. I), on attend difficilement entre elles un écart aussi important que celui qu'on aurait ici: on devrait voir au moins le départ de la boucle inférieure. Reste donc *r*, un *r* plus anguleux que ceux de VI: intervention d'au moins deux mains ?

← *sr*---

Une suite insolite: la séquence *s* + *sonante* la plus proche est fournie par *smateran* (M-01d) et *smanes* (B-07, l. 1), où l'on soupçonne *s* de correspondre à un *si* (démonstratif) syncopé, Brixhe 2004, 77). Sinon, la recherche herméneutique devra partir d'un des rares thèmes indo-européens commençant par **sr-*.

III

Trois fragments jointifs. N° d'inv. 03TR11U04stn04 + 03TR11U08stn10 + 03TR11U08stn18. Dimensions maximales 14 x 9,5 cm, épaisseur 3 cm.

Sous un relief brisé présentant un pied et l'amorce d'un second, restes d'une ligne d'écriture dextroverse.

Sous les pieds, on peut voir la trace d'un bandeau correspondant au côté d'un cadre (cf. supra). En revanche, il n'y a rien sous l'inscription: il y a donc des chances pour que la partie du monument à laquelle appartiennent ces fragments ait reposé sur le sol ou sur un autre bloc. Sur la place possible du panneau concerné dans l'économie du monument, voir fig. 9 et 34.

On voit ici très nettement, avant le *t*, le *i* et l'interponction (?), des traits verticaux tracés légèrement à la pointe sèche, pré-gravures de lettres non utilisées ou repères destinés à la mise en place du texte.



Fig. 17

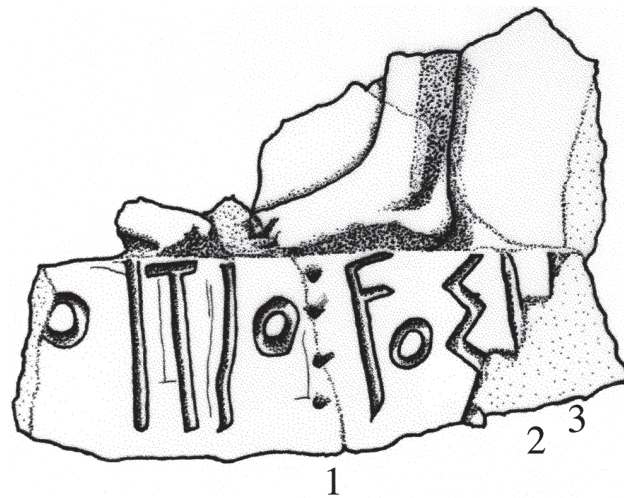


Fig. 18

1. De part et d'autre d'une fracture, donc sur deux fragments adjacents, quatre petits tirets obliques parallèles. Une série de frottis ne permet pas d'exclure absolument un *s*, qui aurait été endommagé

par l'éclatement de la pierre. A cette lecture on objectera que ce *s* serait beaucoup plus mince que les autres sigmas du monument, cf. d'ailleurs celui qui figure deux lettres plus loin. Nous pourrions donc avoir affaire à une interponction. Simple séparateur de mots ? Mais là où nous sommes capables d'isoler des mots, il y a scriptio continua. Alors procédé de mise en valeur comme les demi-cercles observables en V et (VI +)VII ? Sur l'usage, en paléo-phrygien, de l'interponction pour mise en exergue, voir Brixhe 2004, 10–11 et 25.

2. Moitié supérieure d'une haste verticale: d'après ce qui reste de la surface non endommagée, peut difficilement être autre chose qu'un *i*.

3. Emergeant d'une zone endommagée, sommet d'une haste verticale: identification impossible, puisque à droite l'épiderme de la pierre a disparu. Compte tenu du contexte, on cherchera ici plutôt une consonne; *y, p, g, l, m, n, r*, sont suspects, car on devrait voir un segment se détachant du haut de la haste; la meilleure hypothèse pourrait être *k*.

→ ---]o_itio :(?) vosi_k(?)[---

L'interprétation est naturellement handicapée par la mutilation de la ligne.

Si, au lieu d'une interponction, il fallait lire *š*, on aurait vraisemblablement une frontière de mots après *-tioš*, finale avec laquelle *vos* (à peu près sûrement un mot, cf. supra I) serait susceptible de s'accorder. Mais l'interponction est la leçon la plus probable: qu'elle mette en évidence le mot précédent ou le suivant, elle marque sans doute un moment important du message. ---]o_itio, un adjectif ou un nom ? Le génitif et le datif singuliers seraient exclus, puisque respectivement en *-ovo* et *-oy* en paléo-phrygien; un instrumental renvoyant à indo-européen **-ō* ? Mais peut-on écarter résolument une forme verbale à la première personne du singulier ? cf. peut-être le *dakor* de VI-VIIa: *vos i_k(?)[---*, complément d'objet de ce verbe ?

IV+X

Trois fragments jointifs appartenant à un angle du parallélépipède portant les inscriptions: les deux premiers ont été reconnus comme jointifs dès la découverte, le raccord du troisième est intervenu plus tard; d'où deux numéros d'inventaire: 03TR11U04stn09 et 03TR11U08stn25. Dimensions maximales: 4,5 x 10 x 8 cm.

Sur l'une des faces, manifestement parties de deux bandeaux contigus sur le même plan, deux lignes d'écriture perpendiculaires l'une à l'autre: sur l'orientation de la première (a), voir infra; la seconde (b) est dextroverse.

Sur la place possible de ces fragments dans le dispositif général, voir fig. 9 et 34.



Fig. 19

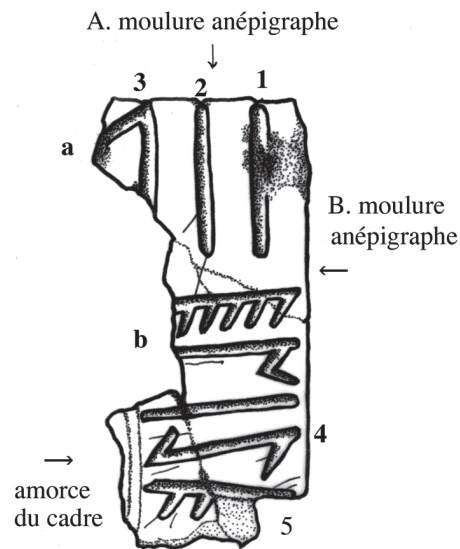


Fig. 20

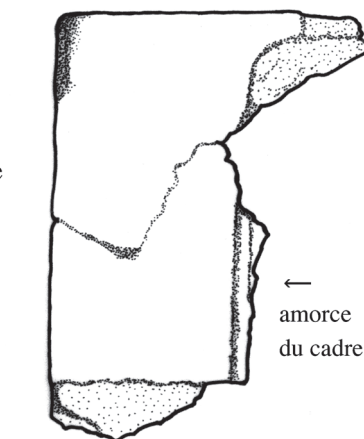


Fig. 21

Secteur a

L'appréciation de l'orientation de l'écriture dépend du point 3. C'est seulement si 3 = *y* que *a* peut être éventuellement dextroverse et peut, toujours éventuellement, être continué par *b*.

1. Une haste verticale avec, en haut à droite, disparition, en forme de triangle, d'une partie de la surface inscrite. L'absence de tout tracé sous ce triangle limite les lectures possibles: ou *i*, ou, à l'extrême rigueur, *l* ou *r* (anguleux, comme en II). Si *i*, l'écriture peut être dextro- ou sinistroverse; si *r* ou *l*, elle est immanquablement dextroverse.

2. *i*.

3. La partie droite verticale de la lettre est trop longue pour correspondre à l'extrémité d'un *m* dextroverse. Si la ligne est sinistroverse, sont possible *l*, *m*, *n*, *a* ou *y*. Si elle est dextroverse, *y* est la seule leçon possible: on rappellera l'orientation indifférente de ce signe, cf. son tracé ici en b et en VI-VIIb (tous deux dextroverses).

Secteur b

4. Après raccord, on reconnaît maintenant un *y*.

5. A la limite de la fracture, sur le fragment supérieur, une haste qui se prolonge sur le fragment inférieur, où elle est pourvue de deux appendices obliques: *e*.

L'orientation de l'écriture est donc dextroverse:

→ *eniye*[---

L'analyse doit tenir compte de la double orientation possible de *a*.

– Si *a* est sinistroverse, nous avons, avec *b*, un début de mot: *eniye*[---, séquence actuellement sans parallèle, dont on peut simplement dire que *y* représente ici le glide après *i* en hiatus, -*e*, une finale ? datif singulier d'un thème en -*i*-, par exemple ? cf. Brixhe 1990, 79, et 2002, 7. – De son côté, *a* serait à lire ← *ii*.[--- et représenterait un autre début de mot: en paléo-phrygien la succession de deux *i* est rarissime; nous n'en connaissons que deux exemples: *aTiiai* (T-03aI) et *kanutiievanos* (P-02): 1) ces deux cas sont fournis par l'Est du domaine phrygien; 2) le second *i* correspond au glide après *i* antévocalique, susceptible d'être remplacé ailleurs ou sous une autre main par *1/2*. Ici *iiā*[---, articulé [*iya*] ? Sur le présent monument, le glide n'est pas nécessairement noté (cf. -*io*- en III); quand il l'est, c'est par le signe spécifique qui vient d'être évoqué (cf. ici en b et VI-VIIb).

– Si *a* était dextroverse, comme en 3 nous ne pourrions avoir qu'un *y*, nous aurions la leçon ---*yii*. Même en supposant une surarticulation (prononciation [*Vyi*] de /*Vi*/, du type grec Ζωῦλῶ (Samos; cf. parallé-

lement pour /Vu/ l'articulation [Vwu], ἀφυστάϞ, Attique, Brixhe 1991, 345 et 350), nous ne pouvons attendre une telle graphie en finale: dans le corpus paléo-phrygien, en pareille position nous rencontrons tout au plus -iy devant voyelle initiale du mot suivant *tuaveniy ae*, M-01f; *niy a-*, B-05, l. 8), pratique éventuellement étendue à la position antéconsonantique (*edaviy p-*, B-04, l. 5; *dapitiy t-*, B-05, l. 9). En cas d'un a dextroverse, on ne devrait donc pas exclure que le second *i* représente en fait l'initiale du mot de b: → *ieniyē*---, sans notation du glide, avec mépris de la coupe syllabique lors du passage d'un bandeau à l'autre (cf. en VI le passage de a1 à a2). a présenterait dès lors une finale -yi, ce qui supposerait la présence antérieure d'une

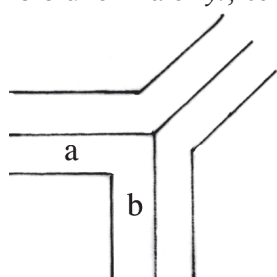


Fig. 22

voyelle disparue et la surarticulation évoquée plus haut: par exemple -ey prononcé [-eyi].

La mutilation des deux secteurs et les incertitudes qui en découlent rendent évidemment vaine toute tentative herméneutique.

Il va de soi que ces fragments ne peuvent occuper l'angle Nord-Est du dispositif suggéré par les fig. 9 et 34 que si a est sinistroverse (fig. 22).

V

Quatre fragments jointifs. N° d'inv. 03TR11U03stn05 et 04TR16 U08stn01. Dimensions maximales de la surface inscrite: 17,5 x 7 cm. Entre arête de la pierre (partiellement conservée) et amorce d'un cadre en creux, une ligne d'écriture sinistroverse, pied des lettres tourné vers le cadre.



Fig. 23

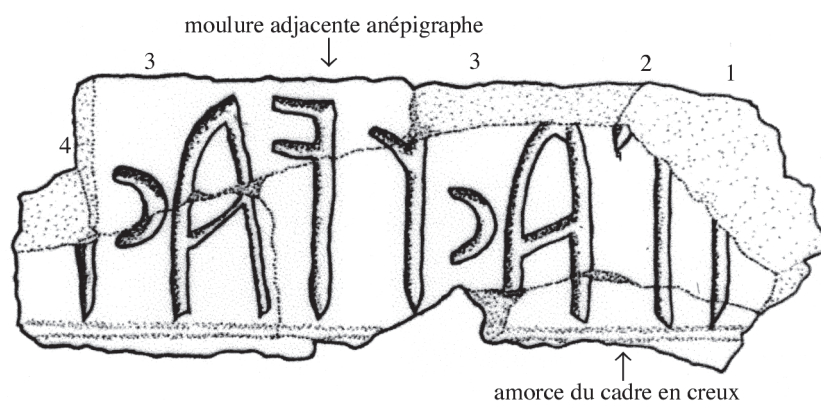
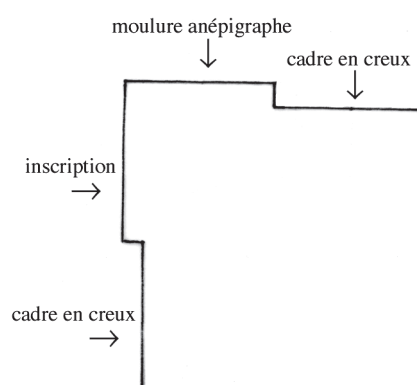


Fig. 24



Le dessus de la pierre, travaillé et anépigraphe, est constitué par un bandeau adjacent (à 90°), ce qui donne le profil illustré par le dessin fig. 25.

Fig. 25

1. La lettre suivante étant probablement consonantique, celle-ci devrait correspondre à une voyelle (*i ? u ?*) ou à une sonante (*l ? n ? r ?*).

2. Malgré une partie gauche terminée par un petit crochet, au mieux un *p*, plutôt qu'un *r* à boucle non fermée (cf. les *r* de VI-VII) et naturellement différent du *r* anguleux de II.

3. Ce tracé qu'on retrouve en VI/VIIa1 et qui était jusqu'ici inconnu de l'épigraphie phrygienne, n'est sans doute pas un symbole alphabétique: il s'agit très probablement d'un signe d'interponction, semblable (mais sans rapport historique avec lui) à celui qu'on rencontre en Laconie (un exemple) et à Mycènes, voir Guarducci 1967, 393,

et Jeffery 1990, 183–184. Comme éventuellement l’interponction ordinaire (un, deux, trois ou quatre points superposés: ici en III ?), dans un texte qui par ailleurs utilise la scriptio continua, il sert ici à mettre en relief un élément du discours (cf. Brixhe 2004, 10–11, 25 et 76).

4. Une haste, moitié inférieure d’une lettre: *i* ? *u* ? mais diverses lectures consonantiques sont possibles.

← ---].pa^c uva^c .[---

Seul mot complet, *uva* a des chances d’être un anthroponyme: cf. *uwa* pour un homme ou une femme dans l’onomastique hittite (Laroche 1966, 200) et Oα (fém.)/Oας (masc.) dans les textes grecs d’époque gréco-romaine (Zgusta 1964, § 1129). Le nom est sans doute au nominatif, sur sa finale voir infra *masa* (VI/VIIa1).

Comme c’est aussi le cas dans ce dernier fragment, l’interponction lunaire, qui ici encadre le mot, met en exergue le nom d’un des protagonistes du message.

VI-VII

Partie actuellement la plus importante du document, cette section, constituée de plusieurs fragments jointifs, a été complétée en 2004 par le raccord en haut de l’ex-fragment VII et par l’apport d’un nouveau fragment en bas. Hauteur maximale: un peu plus de 40 cm; section de la partie parallélépipédique: 5 cm. N° d’inv. 03TR11U08stn02 + 03TR11U08stn24 (= ex-n° VII) + 04TR16U07stn01. Inscriptions sur deux bandeaux adjacents (a/b), donc perpendiculaires l’un à l’autre.

Face a

Sur le même plan, fragments de deux moulures inscrites, d’où deux lignes d’écriture perpendiculaires l’une à l’autre (a1 et a2). Dans l’angle du cadre en creux délimité par ces deux bandeaux, extrémité d’une aile.

a1: orientation sinistroverse

1. Haut d’un signe d’interponction semblable à celui qui peut être vu en V: on constatera que son orientation est indifférente (⊔ en V, C ici).



Fig. 26

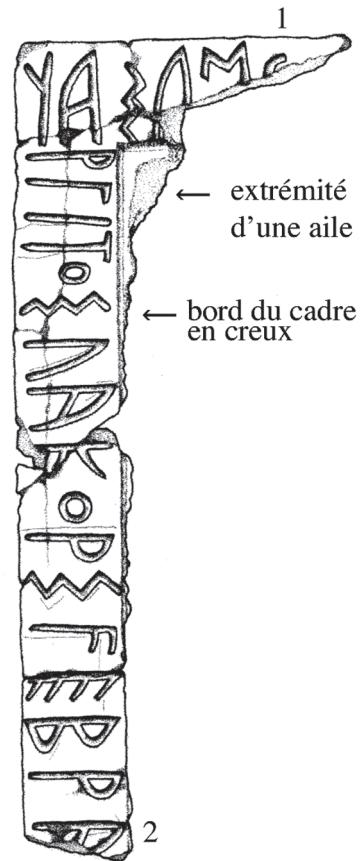


Fig. 27

a2: orientation dextroverse

2. Un *a* mutilé.

a1 ← ---] C *ma*sau

a2 → *rgitos*dakorsvebra[---

La voyelle que suppose l'initiale *r* de a2 est à chercher à la fin de a1: a2 dextroverse suit donc a1 sinistroverse. La segmentation suivante est à peu près évidente:

---] C *ma*sa *urgitos dakor svebra*[---

La signification de l'interponction ici n'est pas évidente: réplique d'un symbole identique antérieur perdu, mettant en valeur, comme en V, la séquence insérée ? Ou symbole unique marquant le début d'une nouvelle phrase ou simplement destiné à la mise en exergue du nom de personne suivant ? *Masa* est, en effet, un anthroponyme d'origine hittito-louvite attesté dès le II^e millénaire, voir Laroche 1966, 115, sous *masa* et *masamuwa* (composé d'un type bien connu). Il est fourni par un toponyme: *Masa* désigne «un pays de l'Asie Mineure occidentale» (Laroche, *ibid.*, 270), qu'on situe aujourd'hui le long de la mer de Marmara et de l'Ouest de la Mer Noire. Plus tard, à l'époque gréco-romaine, le nom est largement répandu en Anatolie sous la forme *Μασαs*, cf. Zgusta 1964, § 875/6¹². Il est ici au nominatif: sur l'absence du -s final attendu, voir en dernier lieu Brixhe 2004, 51, s. v. *kaliya*¹³.

Masa est suivi de son patronyme: *urgitos* «fils d'Urgis». Sur l'authenticité phrygienne de ce type de génitif en -itos, cf. *artimitos* (fém., B-05, l. 3) et *manitos* (masc., B-07, l. 1), voir Brixhe, o. c., 55–56 et 77–78.

Urgis, qui apparaît ici pour la première fois, semble appartenir au fonds phrygien de l'onomastique des compatriotes de Midas. Pour en détecter l'origine, on se rappellera qu'un *g* phrygien peut remonter à i.-e. **g* ou **gh* (grec γ ou χ). Dans ce cadre, on pensera soit à un appellatif (cf. grec ὑγχι «récipient de terre cuite contenant du poisson, parfois de l'huile», Chantraine 1968, s. v.), soit à une forme fournie par les thèmes **werg* ou **wergh* au degré réduit: dans ce cas, on n'a, pour l'identification, que l'embarras du choix. Contrairement à ce qu'on pouvait attendre (cf. V), *urgitos* n'est pas suivi du signe d'interponction lunaire.

Le syntagme *masa urgitos* pourrait être le sujet de *dakor*: 1^{ère} personne du singulier médio-passive d'un verbe dont la 3^e est connue

¹² Un cas de *Μασα*, nominatif, dans la partie grecque d'une bilingue gréco-lycienne (IV^e s. av. J.-C.), Zgusta, *ibid.*, § 875/4: sans doute influence de la flexion indigène.

¹³ On sait que „primitivement“ les masculins de la première déclinaison avaient un nominatif en -a: (cf. le cas du latin): en grec, comme en phrygien, le remodelage de la flexion se traduira notamment par l'adjonction d'un -s au nominatif. Outre l'influence du substrat anatolien qui ne distingue pas formellement les noms de femmes et d'hommes (thèse défendue par Brixhe 2004), l'hésitation phrygienne pourrait donc sembler, à haute époque au moins, pouvoir s'expliquer aussi par le chevauchement des formes ancienne et nouvelle: cette hypothèse est cependant suspecte, en raison de la très haute antiquité du remodelage (largement ébauché dès l'époque du sous-ensemble gréco-thraco-phrygien, donc antérieur à l'émergence de l'entité grecque).

en néo-phrygien sous la forme (αδ)δακετορ ? voir Brixhe 2004, 52 et 54. Le sens de ce verbe, fourni par la racine **dheH*₁ (grec τίθημι, latin *facio*), dépend naturellement du sémantisme de ses compléments: avec sujet animé et, comme objet implicite ou explicite, le nom du monument, son aoriste *edaes* signifie «ériger/offrir» dans les dédicaces paléo-phrygiennes (cf. ici en b); *κακουν/κακον* (αδ)δακετ(ορ) a pour sens «endommager» dans les imprécations néo-phrygiennes.

La difficulté à admettre une finale en *-rs* encourage à placer une frontière de mots après *dakor*: il n'empêche qu'aucune initiale *sv-* n'a été enregistrée jusqu'ici. L'i.-e. **sw-* aboutit normalement à *w-*, comme le montrent *ven* (de **swe-*) ou *va* (de **swa-*, Brixhe 2004, 57–58 et 79).

Le *svebra*[-] ainsi isolé évoque immanquablement une unité lexicale déjà reconnue:

- paléo-phrygien B-05, l. 4, *panta vebra*s;
- néo-phrygien, deux textes où ονεβρα/ουβρα, voir Brixhe/Drew-Bear 1997, 87–89, et Brixhe 2004, 56. Hypothèses fragiles chez Brixhe/Drew-Bear: l'une d'entre elles, au moins, se trouve invalidée par le document de Kerkénès, celle d'une postposition (Lubotsky).

S'il y a bien identité entre ce lexème et le présent *svebra*[-], il se pourrait que ce dernier représente une forme archaïque ou archaïsante et oriente au moins partiellement vers une étymologie: un composé de la famille **swe*, voir ce qui est dit du génitif ονελας chez Brixhe/Drew-Bear 1997, 89–90.

Pour le second élément, un seul rapprochement actuellement possible: une glose d'Hésychius, probablement corrompue, βρα· ἀδελφοί, ὑπὸ Ἰλίων, corrigé en Ἡλείων (voir Chantraine 1968, s. βρά).

svebra[-] serait-il le régime (direct ? indirect ?) de *dakor* ?

Cette analyse impliquerait donc un énoncé presque complet à la première personne: «moi, Masa, fils d'Urgis, je ...».

Face b

On notera 1) que la partie du bandeau qui, à gauche sur le même plan, est perpendiculaire à b, n'est pas inscrite: il faut probablement supposer le même dispositif à droite (bandeau perdu); et 2) que le texte n'occupe pas tout l'espace sur la moulure inscrite.

1. Haste verticale du *t* confondue avec la ligne de fracture.

2. Dans une zone dont l'épiderme a disparu, base d'une haste verticale: il est possible, mais non certain, qu'en haut la ligne de fracture suive le sommet de cette haste.



Fig. 28

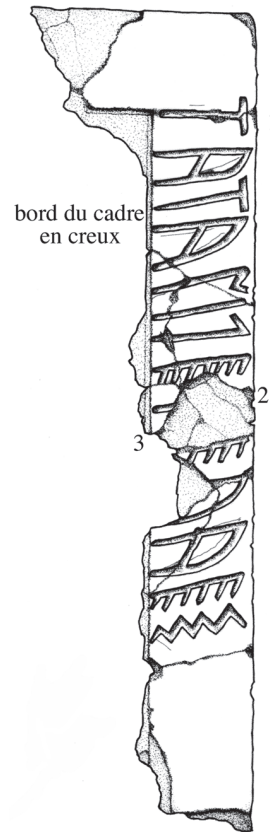


Fig. 29

3. Les meilleures photos donnent ici l'impression d'un départ de haste: illusion ? Il n'est, en effet, pas certain que la fracture suive le tracé d'une lettre.

Nous avons là un énoncé indépendant complet, susceptible d'être segmenté comme suit:

→ *tata niye[---] eḡdaes*

Tata est le nom du dédicant, un Lallname déjà présent en G-04 et abondamment attesté dans l'Asie Mineure gréco-romaine: *Tατα*/*Tατας* pour des femmes, *Tατας* pour des hommes, voir Zgusta 1964, § 1517. Sur cette finale de nominatif en *-a* se reporter à ce qui a été dit de *masa* (a1).

L'énoncé est clos par *ēdaes*, verbe phrygien de la dédicace, 3e personne du singulier d'un prétérit équivalant, à la désinence près, au grec ἔθηκε et au latin *fecit*. *Tata* en est naturellement le sujet.

niye[---] devrait en être l'objet: direct ou indirect ? On attend, en effet, la désignation ou du bénéficiaire de la dédicace (cf. M-01a) ou de l'objet dédié (M-01b). Si l'on se réfère à l'épigraphie grecque, dans ce dernier cas diverses variantes sont possibles: nom du monument, attribut de ce nom alors implicite (type ... ἀνέθηκε εὐχὴν), voire théonyme à l'accusatif référant à la statue ou à la représentation de la divinité (... ἀνέθηκε Ἀπόλλωνα «il a dédié la statue d'Apolon»). – Pour tenter d'identifier et de compléter le lexème concerné, il vaut la peine de faire un détour par W-01c, lu jusqu'ici: *ataniyen : kuryaneyon : tanegertoy*: de toute évidence, le monument de Kerkénès impose désormais une segmentation *ata* (nom d'homme, sujet) *niyen kuryaneyon* (probablement groupe objet) *tanegertoy* (verbe). S'il fallait comprendre cette dernière séquence comme *tan egertoy*, 1) le verbe se réduirait à *egertoy* (variante de l'ἐκετοῖ du texte néophrygien n° 30 ?), 2) *tan* ne pourrait guère être qu'un anaphorique (voir Brixhe 1978, 7–8) référant peut-être à la «Mère», à laquelle est consacré apparemment le monument, et 3) *egertoy* serait accompagné d'un double accusatif, *niyen kuryaneyon* et *tan*. Quoi qu'il en soit, compte tenu de l'adjectif qui l'accompagne (*kuryaneyon*), *niyen* est susceptible seulement d'être un masculin en *-e-* (type bien attesté dans l'onomastique personnelle, cf. *ates*) ou, à la rigueur un neutre en *-en* (type non encore identifié en phrygien). – Dans le document de Kerkénès, on a vu supra (points 2–3) comment se présente la lacune après *niye*: la présence ici de deux lettres supposerait 1) pour la première (*n ? p ? g ? l ?*) une étroitesse suprenante, et 2) pour la seconde une lecture *i*. Il faut donc probablement voir en 3 une illusion optique, supposer la disparition d'une seule lettre et rechercher ici la même séquence qu'en W-01c, soit *niyen*: si le *n* perdu avait la même largeur que le précédent, l'écart entre lui et le *ē* suivant ne serait pas plus grand qu'au début de la phrase entre *t* et *a*. *Niye*n, accusatif d'un masculin ou d'un neutre (cf. supra), serait-il l'objet d'*ēdaes*, désignant le monument ou l'une de ses parties ? On pourrait songer, par exemple, à un dérivé de l'adverbe *ni* («nieder», Pokorny 1959, 312–313), cf. grec νεῖός/νεός «terre profonde» de **nei-wos* (Chantraine 1968, s. v.): ici «base du monument», déterminé par *kuryaneyon* en W-01c ? Ce n'est évidemment là qu'une simple (et bien fragile) hypothèse de travail.

Ce groupe de fragments donne partiellement au moins une idée du dispositif de ce qui a pu être la face principale (antérieure) du monument: voir les fig. 9 et 34.

VIII

Petit fragment de 5,2 x 5,9 cm, noirci par l'incendie. N° d'inv. 03TR11U08stn28.



Fig. 30

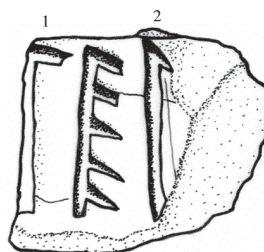


Fig. 31

1. Au sommet d'une haste, dont le tracé longe la fracture, un petit trait oblique légèrement incliné: *l*, plutôt que *g*.

2. Une haste, avec, en haut, départ d'un trait oblique: ce qui subsiste de l'épiderme à droite de la haste exclut *e*, *b* et *r*, d'où *l*, *m* ou *n*.

→ ---/le.[---

Au-dessus ou au-dessous des lettres, absence d'amorce d'un cadre: nous n'avons donc ici aucun repère pour tenter de situer le fragment dans l'ensemble.

XI

Petit fragment de 1,5 x 2,5 cm. N° d'inv. 03TR11U08stn32. Amorce d'un cadre en creux au-dessus ou en dessous des restes d'une lettre.

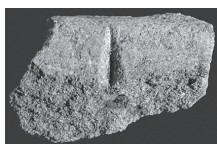


Fig. 32

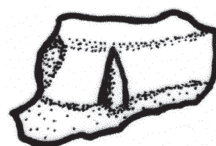


Fig. 33

Plutôt que partie supérieure d'une lettre triangulaire (aucune n'est aussi effilée dans l'inscription), sommet ou base d'une haste verticale, dont le tracé a été élargi par le temps.

Conclusion

Si, en VIII au moins, nous avons bien la lettre *l*, l'alphabet utilisé dans le présent document comporte les 17 lettres du fonds commun paléo-phrygien (Brixhe/Lejeune 1984, 279 sqq.). On soulignera la présence (lb ?, IV+X et VI+VIIb) du signe pour *y* (n° 18 dans nos tableaux), que nous considérons comme additionnel, ajouté à la suite d'une réforme au VI^e siècle peut-être (thèse de M. Lejeune 1969, 30–38). Son absence, jusqu'ici, en Ptérie était l'un des arguments de M. Lejeune en faveur de cette thèse. A plusieurs reprises (en dernier lieu 2004/1, 281–284) j'ai, depuis la parution de notre corpus, insisté sur la fragilité de l'hypothèse, supposant que le caractère, si proche du *yod* sémitique, devait appartenir au répertoire primitif, avant de devenir facultatif (cf. ici en III) avec la création ou l'introduction du *iôta* rectiligne (I). L'apparition du signe en Ptérie, quelle que soit la date du document, renforce ma thèse. On soulignera 1) que le souvenir du couple *J/I* ici présent se retrouve sous la forme des deux *iôtas* grecs, serpentins et rectilignes, et 2) que le même couple, avec mêmes tracés et même répartition fonctionnelle apparaît dans deux alphabets archaïques périphériques, celui de la célèbre stèle de Lemnos et celui des graffites (inédits) de Zôné/Mésimvria en Thrace (article à paraître dans CRAI 2006/1).

Nous avons vu qu'au centre de III nous risquions d'avoir non pas les restes d'un sigma, mais une interponction constituée de quatre tirets parallèles et donc proche de l'interponction habituelle (1 et surtout 2, 3 ou 4 points superposés), toujours facultative et, quand présente, irrégulièrement utilisée. Mais l'une des originalités de notre document est de présenter une autre forme de séparateur de mots: un demi-cercle d'orientation indifférente (V et VI-VII). Les deux signes pourraient avoir la même fonction, la mise en relief d'un élément du discours (cf. les points des autres inscriptions paléo-phrygiennes, Brixhe 2004, 10–11, 25 et 78): mise en exergue d'un lexème pour les tirets, d'un anthroponyme pour les demi-cercles.

Dans l'état actuel des pièces retrouvées, les divers indices recueillis à l'examen des fragments et évoqués dans le commentaire précédent permettent d'esquisser la reconstitution suivante:

– Le bloc qui supporte l'inscription semble affecter la forme d'un parallélépipède, légèrement trapézoïdal (cf. l'angle formé par VI-VIIa1 et VIIa2).

– On n'a apparemment retrouvé aucune trace de la face postérieure: peut-on supposer que le monument était adossé à une paroi ? La découverte de nouveaux fragments éclairera peut-être un jour ce point.

– L'une des cinq faces identifiables, probablement l'inférieure est vierge (absence d'inscription et de moulure, cf. infra): ou le bloc inscrit reposait sur le sol, ou, plus vraisemblablement, il reposait sur un ou d'autres blocs, destiné(s) à mettre le monument à la hauteur des yeux des passants. Les quatre autres faces pourraient se présenter sous la forme d'un carré, d'un rectangle ou d'un trapèze (pour l'antérieure) en creux, entouré d'une moulure plate.

– Deux d'entre elles portent des inscriptions: a) sur la moulure droite de ce qui est probablement la face latérale gauche, une ligne dextroverse (VI-VIIb), qui n'occupe d'ailleurs pas la totalité du bandeau. b) Toujours sur la moulure, mais cette fois tout autour de ce qui doit être la face antérieure, c'est-à-dire la face principale: à droite une ligne dextroverse (IV+Xb), pied des lettres vers le cadre; en haut une ligne sinistroverse (IV+Xa - V - VII+VIa1), pied des lettres orienté vers le cadre, continuée à gauche par une ligne dextroverse, haut des caractères vers le cadre (VI+VIIa2); Ia et Ib, à angle droit, pourraient constituer le passage vers une dernière ligne (III) dextroverse (haut des lettres vers le cadre), en bas sous le relief.

Outre le relief, dont restent les pieds, cette face était, on l'a vu, peut-être décorée d'un disque solaire ailé (extrémité d'une aile dans l'angle formé par VI+VIIa1 et VI+VIIa2). Cette décoration était-elle complétée par d'autres éléments ? On a retrouvé des fragments de rosettes, de griffons ailés et de lions (voir la brochure Kerkenes News 6, 2003, 11), susceptibles d'avoir orné aussi les autres panneaux, dont nous croyons actuellement savoir seulement qu'ils étaient partiellement (face latérale gauche) ou totalement (toutes les autres ?) anépigraphes.

Les seuls fragments qu'il serait aventureux de chercher à localiser sont les n° II (qui semble déroger au dispositif entrevu) et VIII (absence de repère, mais compatibilité avec la ligne inférieure, sous le relief).

Si l'allure générale de l'écriture permet d'attribuer les divers fragments à la même époque, il n'est pas exclu qu'il y ait eu intervention de plus d'une main, cf. le tracé du *r* en II (anguleux) et en VI+VIIa2

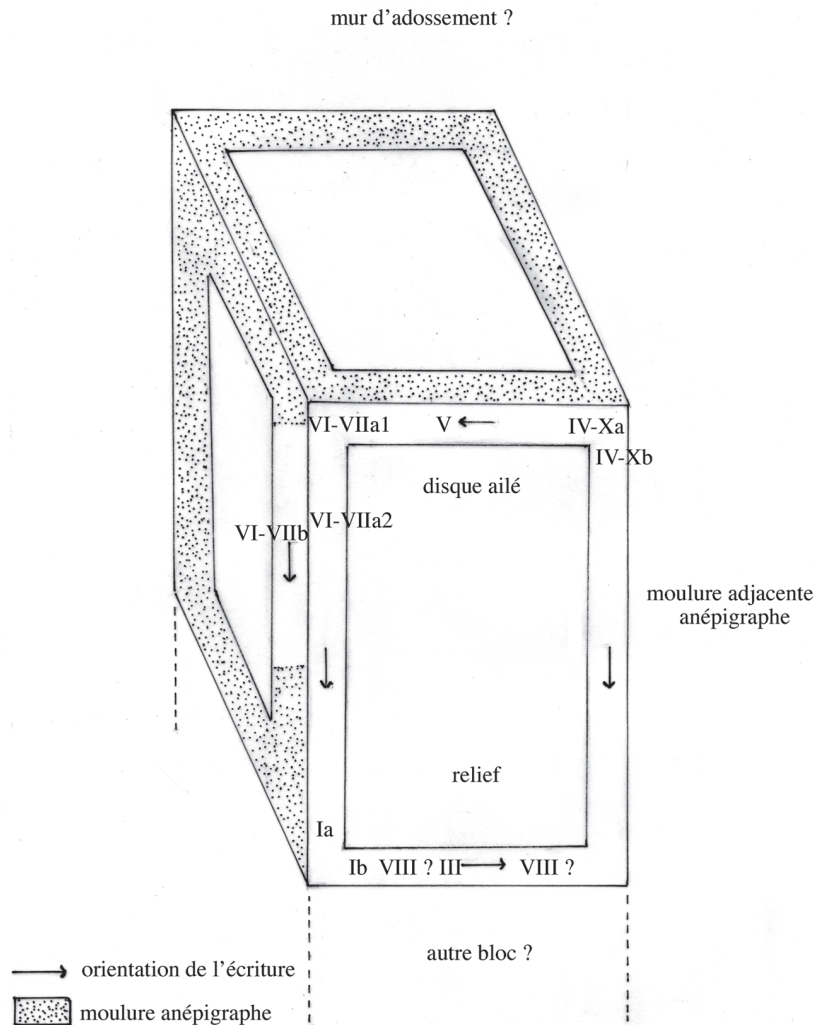


Fig. 34. Disposition possible des fragments (cf. fig. 9)

(arrondi) ou encore l'usage du γ en IV+X et VI+VII, mais non en III.

Quoi qu'il en soit, le monument porte à coup sûr plusieurs énoncés indépendants: c'est le cas de la ligne qui court sur le bandeau droit de la face antérieure (IV+Xb), puisqu'elle tourne le dos à IV+Xa (bandeau supérieur). Qu'en est-il de l'écriture qui couvre les trois

autres moulures de la même face ? La phrase donnée par VI+VIIa n'est sans doute pas loin d'être complète. VI+VIIb, quant à lui, est de toute évidence un énoncé indépendant complet. Le n° II pourrait se révéler intéressant, puisque les deux lettres subsistantes, précédées d'un blanc, risquent de marquer le début d'un autre énoncé.

On notera la latéralité de VI+VIIb, qui représente la dédicace (par *Tata*): celle-ci a donc vraisemblablement été sentie comme secondaire par rapport au texte qui entoure la face antérieure et qui devait, pour les concepteurs, contenir l'essentiel du message. On y découvre deux personnages, *Uva* et *Masa*, fils d'*Urgis*, dont l'importance est soulignée par une interponction originale.

On remarquera, enfin, que l'onomastique personnelle entrevue ici est tout à fait semblable à celle des autres régions épigraphiques paléo-phrygiennes (voir Brixhe 1983, 127).

S'il est probable que nous avons affaire à un monument cultuel, la pluralité des protagonistes et des énoncés laisse supposer une "dédicace" complexe, dont, malheureusement, l'économie nous échappe actuellement.

Cette nature vraisemblablement religieuse devrait être le signe d'une réelle implantation phrygienne. Et, de fait, alors que les stèles (historiques ?) de Tyane (T-01 à -03) sont totalement isolées en milieu louvitophone, notre document est accompagné de graffites sur vases. Certes aucun de ceux qui ont été trouvés jusqu'ici ne présente un message linguistiquement identifiable et il n'est pas certain

qu'ils aient une signification autre que ludique, mais les tracés qui y figurent ont trop souvent l'aspect de lettres paléo-phrygiennes pour que le hasard y soit pour quelque chose: ainsi, en Kerkenes News 4 (2001), 11-12 et fig. 16, un *n* sinistroverse, ou encore le graffite plus complexe (04TR11U22pot01), sur le fond d'une coupe: *n* / *s* / *si* sinistroverse.

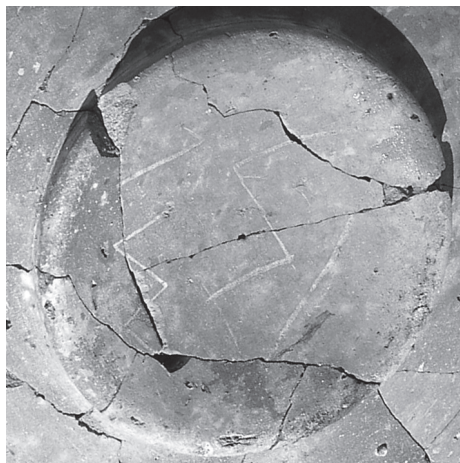


Fig. 35. Graffite sur le fond d'une coupe

Incontestablement, une population phrygienne vivait là et, à en juger, par l'exposition de notre monument en un point privilégié de la cité, cette population n'occupait pas nécessairement le bas de la pyramide sociale.

Et elle n'était vraisemblablement pas isolée: Boğazköy, réoccupé partiellement par les Phrygiens (cf. les tessons P-102 à -107), n'est qu'à 50 km au Nord-Ouest. Mais il y a sans doute un témoignage de présence plus proche encore. Scott Branting a, en effet, attiré mon attention sur une graffite d'Alishar (20 km au Sud-Est), n° b 2198, E. F. Schmidt – W. M. Krogman, *The Alishar Hüyük. Seasons of 1928 and 1929 (= Researches in Anatolia V) I*, Chicago 1933, 109–110 et fig. 172; I. J. Gelb, *Inscriptions from Alishar and Vicinity (= Researches in Anatolia VI)*, Chicago 1935, 77, n° 94 et pl. LIX: sur le flanc d'une vaisselle en pierre indigène, un graffite rétrograde, manifestement archaïque, ---]οιτος, qui peut difficilement être assigné à une autre langue que le phrygien.

Les découvertes archéologiques futures confirmeront sans doute cette présence; mais l'historien peut d'ores et déjà en tirer les conséquences.

Bibliographie

- Anderson J. J. C. 1903: *A Journey of Exploration in Pontus (Studia Pontica I)*, Bruxelles.
- Bittel K. 1960/61: *Legenden vom Kerkenes-Dağ (Kappadokien)*, *Oriens* XXII–XXIV, 29–34.
- Brixhe Cl. 1978: *Etudes néo-phrygiennes II*, *Verbum* II, 3–21.
- Brixhe Cl. 1983: *Epigraphie et grammaire du phrygien: état présent et perspectives*, *Le lingue indoeuropee di frammentaria attestazione. Die indogermanischen Restsprachen (Atti Convegno Udine, sett. 1981)*, E. Vineis éd., Pise, 109–133.
- Brixhe Cl. 1990: *Comparaison et langues faiblement documentées: l'exemple du phrygien et de ses voyelles longues*, *La reconstruction des laryngales*, Liège, 59–99.
- Brixhe Cl. 1991: *De la phonologie à l'écriture: quelques aspects de l'adaptation de l'alphabet cananéen au grec*, *Phoinikeia grammata. Lire et écrire en Méditerranée*, Cl. Baurain et alii éd., Liège–Namur, 313–356.
- Brixhe Cl. 2002: *Corpus des inscriptions paléo-phrygiennes. Supplément I*, *Kadmos* 41, 1–102.
- Brixhe Cl. 2004: *Corpus des inscriptions paléo-phrygiennes. Supplément II*, *Kadmos* 43, 1–130.

- Brixhe Cl. 2004/1: Nouvelle chronologie anatolienne et date d'élaboration des alphabets grec et phrygien, CRAI, 271–289.
- Brixhe Cl., Drew-Bear Th. 1997: Huit inscriptions néo-phrygiennes, *Frigie frigie* (Atti del 1° Simposio Internazionale), R. Gusmani et alii éd., Rome, 71–114.
- Brixhe Cl., Lejeune M. 1984: Corpus des inscriptions paléo-phrygiennes, Paris.
- Chantraine P. 1968: Dictionnaire étymologique de la langue grecque, Paris 1968 et suiv.
- Guarducci M. 1967: *Epigrafia greca I*, Rome.
- Jeffery L. H. 1990: *The Local Scripts of Archaic Greece*, rev. edit. with Supplement by A. W. Johnston, Oxford.
- Laroche E. 1966: *Les noms des Hittites*, Paris.
- Lejeune M. 1969: Discussions sur l'alphabet phrygien, *SMEA* 10, 19–47.
- von der Osten H. H. 1928: An Unnoticed Ancient Metropolis of Asia Minor, *Geographical Review* 28, 83–92.
- Pokorny J. 1959: *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch I*, Berne–Munich.
- Przeworski S. 1929: Die Lage von Pteria, *Archiv Orientalni* I, 312–315.
- Schmidt E. F. 1929: Test Excavations in the City on Kerkenes Dag, *American Journal of Semitic Languages and Literatures* XLV, 221–274.
- Strobel K. et C. Gerber 2000: TAVIUM (Büyüknefes, Provinz Yozgat) – Ein regionales Zentrum Anatoliens. Bericht über den Stand der Forschungen nach den ersten drei Kampagnen (1997–1999), *Istanbuler Mitteilungen* 50, 215–265.
- Summers G. D. 1997: The Name of the Ancient City on Kerkenes Dağ in Central Anatolia, *Journal of Near Eastern Studies* 56, 1–14.
- Summers G. D. et F. Summers 1998: The Kerkenes Dağ Project, *Ancient Anatolia: Fifty Years' Work by the British Institute of Archaeology at Ankara*, R. Matthews éd., BIAA, London, 176–194.
- Summers G. D. 2006: Architectural Terracottas in Greater Phrygia: Problems of Chronology and Distribution, *Hayat Erkanal'a Armağan: Kültürlerin Yansıması. Studies in Honor of Hayat Erkanal: Cultural Reflections*, B. Avunç éd., İstanbul, 684–688.
- Tuplin C. 2004: Medes in Media, Mesopotamia, and Anatolia: Empire, Hegemony, Domination or Illusion ?, *Ancient West and East* 3, 223–251.
- Zgusta L. 1964: *Kleinasiatische Personennamen*, Prague.